30e Année Nouvelle Série. — N° 13. 10 centimes Dimanche 31 Mars 1895

LE JOURNAL DE GUIGNOL

« *Qui s'y frotte s'y* **cogne** ! »

RÉPUBLICAIN, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

VENTE EN GROS
AU BUREAU DU JOURNAL :
20, rue Cavenne, — Lyon

Dépôt : M. MORETTON, rue des Archers, 17, Lyon

ADMINISTRATION & RÉDACTION
LYON, 20, rue Cavenne, 20, LYON

ABONNEMENTS : 6 fr. par an. (Prix unique)
Adresser mandat à l'administrateur, 20, rue Cavenne, Lyon

ANNONCES... PUBLICITÉ POPULAIRE à prix très réduits S'adresser : *20, rue Cavenne, 20*

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1895

M. Félix Faure à Sathonay

A NOS LECTEURS

A partir de la semaine prochaine, le Journal de Guignol *sera imprimé en caractères neufs, paraîtra en plus grand format sur papier de couleurs variées et glacé.*

Son programme est connu ; il se résume en deux mots : Honnête et Franc.

N'appartenant à aucune coterie, la vérité sera dite sur tout et sur tous. Journal essentiellement lyonnais, il s'attachera aux questions locales et combattra de toutes ses forces pour les intérêts et la prospérité de notre vieux Lyon.

La Direction.

Le Dépôt et la Vente du Journal sont transférés chez Mme Veuve MELIN, rue Quatre-Chapeaux.

SOMMAIRE

M. Félix Faure à Sathonay
Aux grands hommes la patrie reconnaissante . . . J. Guignol.
Marche nuptiale . . . . . Saintropez.
Chronique théâtrale. . . . G. de Myrte.
La joyeuse commère de Windsor. . . . . O. Hélégone.
Revue des théâtres . . . . Titi.
Le pauvre homme . . . . Ratakoum.
Spectacles et Concerts . . ...

Le Président de la République
A SATHONAY

L'exiguité de notre format ne nous permet pas de donner un compte-rendu complet de la belle manifestation patriotique qui a eu lieu jeudi au camp de Sathonay, manifestation dont le souvenir restera gravé chez toutes les personnes qui y ont pris part.

Le train présidentiel est arrivé à **8 h. 35 à la gare de Sathonay.**

M. Félix Faure est reçu par le général Voisin, gouverneur militaire de Lyon et M. Rivaud, préfet du Rhône.

M. Guillot, maire de Sathonay, s'avance et d'une voix tremblante d'émotion prononce ce discours :

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue et de vous présenter le conseil municipal de la commune de Sathonay.

Soyez persuadé, Monsieur le Président, que nous sommes heureux et fiers de recevoir parmi nous le chef de l'Etat.

M. Félix Faure répond :

Monsieur le Maire,

Je vous remercie de votre accueil et de vos souhaits de bienvenue. Je suis convaincu qu'en venant dans votre commune de Sathonay, je viens dans une commune qui aime la France, puisqu'elle donne à l'armée une hospitalité aussi cordiale.

Le cortège se forme rapidement et se dirige vers le camp au milieu des vivats et des acclamations de la foule.

Les drapeaux des quatre régiments sont remis au Président, qui prononce d'une voix forte et assurée le discours suivant :

Officiers, sous-officiers et soldats du corps expéditionnaire de Madagascar.

Au nom de la Patrie française dont il symbolise l'unité et la grandeur, je vous remets ce drapeau.

Ses couleurs sont connues dans les mers que vous allez traverser et dans la grande île africaine où vous allez protéger nos compatriotes, défendre les intérêts du pays et imposer le respect de nos droits.

Avec l'autorité des armes, votre drapeau porte dans ses plis tout le génie de la France.

Vous ne l'oublierez jamais et vous saurez vous montrer dignes de la mission civilisatrice que vous confie la République.

Au cours de cette campagne, vous aurez à affronter des difficultés sérieuses et à donner des preuves de courage, de discipline et d'endurance.

Sous le commandement de vos chefs, vous serez à la hauteur de tous les sacrifices.

Dans les marches, dans les combats, aux heures de péril et aux heures de victoire, en jetant un regard sur vos drapeaux déployés, vous sentirez que la France est avec vous.

Nous vous suivrons avec fierté et nous attendrons avec confiance le moment où vous inscrirez sur ces étendards, intacts aujourd'hui, un premier nom glorieux : Madagascar.

Le président procède ensuite à la remise de diverses décorations et la *Revue* commence aussitôt suivie du défilé.

Le 200e et les délégations se forment en colonne de régiments, les compagnies étant séparées par un intervalle de 24 pas font une double conversion à gauche et défilent en côtoyant l'enceinte publique d'où, sur leur passage, s'élèvent d'enthousiastes et formidables cris de : « Vive l'armée ! Vive le 200e ! »

Le défilé est magnifique ; les hommes marchent d'un pas ferme, sans qu'un instant les lignes fléchissent ; la crânerie de leur allure et la correction de leur tenue provoquent une admiration qui se manifeste par une explosion de vivats.

M. Félix Faure dans la foule

Le défilé vient de prendre fin ; le cortège présidentiel se dirige vers les landaus qui se trouvent maintenant contre la barrière de l'enceinte publique.

Mais arrivé là, au lieu de monter dans sa voiture, le président, heureux des acclamations de la foule, exprime le desir de se mêler au populaire et, sur sa demande expresse, la barrière s'ouvre devant lui.

On juge de l'explosion de joie, des cris, des vivats qui accueillent son entrée ; le président est entouré ; une poussée prodigieuse se produit ; la foule se bouscule pour voir de plus près le chef de l'Etat. On crie : Vive l'armée ! Vive la France ! Vive le président ! Vive Félix Faure ! Vive la République ! et le président répond en saluant de son chapeau levé ; mais, les acclamations croissant, il se résout à tenir son chapeau à la main et marche sous la pluie.

La foule est si pressée, si dense, que la suite présidentielle est coupée, morcelée et se trouve éparpillée.

M. Félix Faure longe tout le boulevard Castellane et rentre dans le camp par l' « Allée du Major ».

Il se rend, par une pluie battante, dans la salle d'honneur où il ne reste que quelques instants.

En se rendant au milieu de la foule,

M. Félix Faure a obéi à un sentiment qui lui fait le plus grand honneur, il a prouvé qu'il ne craignait pas de se montrer et que ce n'était pas la peur qui l'a empêché de venir dans notre ville, mais il a voulu donner à sa venue au camp de Sathonay un caractère absolument militaire et nos braves soldats méritent bien cela. Il a formellement promis de venir à Lyon au mois de juillet.

Cette crânerie plaît au peuple et le jour où il plaira au Président de la République de nous rendre visite il trouvera quatre cent mille Lyonnais prêts à lui servir de garde d'honneur.

AUX GRANDS HOMMES
la Patrie reconnaissante

Ne s'en passe t'y de drôles de choses, chez nos bons t'amis les boches d'outre-Rhin, ne s'en passe t'y ! Ce pôôôvre Bismarck pourra donc pas dormir n'en paix, tranquille, sans qu'on vienne à tout instant lui faire la rappelance de ses petits crimes, quand je dis petits crimes, je sais ça que ça veut dire.

C'était z'en 1870, en ce temps-là régnait Guimauve premier ; il avait pour grrrand minisse le prince de Bismarck déjà nommé. Ce gone, alorsse dans toute la fougue de l'âge et de la température de son tempérament, profitant de ce qu'y nous fesait la guerre, se livra au mépris du droit des gones, aux plus canailles excès dans la personne de ses subordonnés turellement. Le pillage, les montres et pendules refaites, les femmes retournées, tcetera, tcetera, je ne vous dis que ça ; tout ce patrigaud lui importait peu.

Il n'avait qu'un but, qu'un point de mire, l'écrasement complet de notre patelin et l'urnification du sien.

Y se fichait pas mal de ça qu'on pouvait dire, et malgré les protestances protestatives des puissances voisines, ahuries de tant de toupet et d'audace audacieuse, il alla de l'avant, cassant tout, tuant tout, pillant et brûlant tout, en semant sur son chemin le désespoir et le déshonneur. Ce gone, vampire de ce temps-là, qu'était maudit même par les siens, avait tout bravassé, tout fait en passant par dessus tout, tout uniment pour son pays, tout simplement par amour patriotique.

Ce gone, mes belins, devait turellement être porté sur les nuages, fêtassé par tout le monde. Eh ben ! non, la rave que sert de cœur aux t'humains est faite comme ça chez ces gones d'outre-Rhin. Bismarck était l'ami, le copain de Guimauve Ier, également, quoique à un degré au-dessous, avec Frédéric, et au dixième dessous avec Guimauve II ou la supurance à répètement.

Voilà z'un empereur qu'a pas pustôt z'été viendu sur le trône de ses pères qu'il a commencé par remercier vertement son ancien pracepteur en le destituant. Puis comme y fait de temps en temps queques coups de folie foubarde, y s'est rabiboché z'aveque lui, puis rebrouillé, et patati et patata. Mais ça qu'à fait le pus de chambard, c'est tout darnièrement le vote du Reischtadt que fait catégoriquement de refusance à propos des félicitances qu'on devait envoyasser à l'ancien chancelier à l'occase de son anniversaire. Tout le monde et l'empereur surtout en sont espatrouillés, personne n'en revient. Et Guimauve II a filé néanmoins à fond de train pour fêter le grrrand homme en lui remettant un sabre d'honneur en or massif et un composseteur bien chouette qu'a appartiendu à feu Guimauve.

N'empêche pas que le vieux singe esse blessé z'au cœur, et qu'y doit sûrement réchéflir à l'inconvénient de se démarcourer le menillon pour les autres.

Guimauve esse furibond et parle ni pus ni moinsse que de dissoudre le Reischtadt en cinq sec. Ça que le rend encore pus furibond, c'est la rigollade vertebréq que c't'affaire a suscitassée en France ; aussi nous ne sommes pas bons à jeter z'aux chiens. Y a queques jours z'à peine y nous portait aux nuages, surtout depis qu'on avait acceptassé avec la Russie d'assistasser aux fêtes Baltiquatoires et enmiellantes. C'est tout changé z'aujourd'hui, nous ne sommes plus que de la sampille, et nous ne pesons pas pus à ses quinquets que deux sous de melette. Quant à ça on s'en moque pas mal, et ça nous empêchera pas de rigolasser tout de même et de sa fiole et de la bobine de son ancien chandelier, ou chancelier, comme vous voudrez.

JEAN GUIGNOL.

Lire dans notre prochain numéro :
Les Rues à Lyon.

Marche nuptiale

« Le mariage du duc d'Aoste et de la princesse Hélène d'Orléans est définitivement décidé.

« A la suite d'un échange de télégrammes entre le roi Humbert et le duc d'Aoste, la nouvelle des fiançailles vient d'être donnée officiellement à Chantilly.»

« Le pape, consulté, m'aurait opposé aucune objection. »

Ni nous non plus — encore qu'on ne nous ait pas consultés — mais il ne saurait nous déplaire, en tant que républicains, de voir la famille *Orléânière* mettre le comble à son impopularité, en s'unissant aux pires ennemis de la France : qui se ressemble s'accouple.

Sans pousser l'irrédentisme patriotique jusqu'à souhaiter à ces fiancés de Chantilly d'être très-malheureux et de n'avoir point d'enfants, nous n'en sommes pas moins écœurés de voir cette pseudo-*Belle-Hélène* servir de rançon — à ce que susurrent les « sources bien informées » — au brave capitaine Romani, dont les parents de la *Petite Mariée* se targuent d'avoir exigé l'élargissement avant de consentir à croiser leur lignée avec la race piémontaise.

Le triste Sire — qui n'a hérité du *Re galant'uomo* que la moustache — se serait quelque peu fait tirer l'oreille, mais, en considération des beaux yeux de la cassette de l'épousée, il se serait finalement décidé à comprendre notre sympathique compatriote parmi un tas d'amnistiés, dont la promiscuité dût occasionner au vaillant Romani plus d'une démangeaison.

Impossible, comme on voit, de réparer plus maladroitement une criante iniquité. Mais comme le procédé est bien conforme à la tradition italienne, si florissante sur toutes les grandes routes de la péninsule transalpine : « La bourse, ou la vie ! » — « La dot, ou l'ami ! » car il n'y a pas à barguigner et il résulte clairement de cet « acte de royale générosité » que si la recherche matrimoniale de son neveu n'avait pas abouti, le patron de Crispi gardait son otage sous clé.

Ce que notre fier capitaine doit être flatté de se trouver ainsi jeté, malgré lui, dans la corbeille de noces d'une princesse anglo-saxonne — en dépit de son étiquette française — conjointe du plus proche parent de son persécuteur ! Pour un peu plus, il se voyait contraint de figurer au repas d'accordailles... en qualité de « gâteau de *Savoie* ».

Fort heureusement pour lui, Umberto-le-pâtissier ne sait faire que des « brioches » et des « petits *fours* ».

Ce qui n'empêche nos bons ralliés d'hier et de demain de déclarer avec des airs profondément machiavéliques que cette union Italo-*Hélénique* est le présage certain de la prochaine dislocation de la *Triplice* et de la réconciliation fraternelle des deux peuples latins.

Il est vrai que ce sont les mêmes augures, qui déclaraient avec un sérieux non moins imperturbable, que le mariage du Tsar avec une allemande ne tirait pas à conséquence. Ce rapprochement nous laisse perplexes et nous fait rengaîner le feu d'artifices et les « chandelles romaines » que nous allions allumer prématurément. Nous ne pouvons même nous défendre de jeter un cri d'alarme aux porteurs de « rente italienne » en

Chronique théâtrale

Les Deux Patries
Drame historique en 3 actes et 5 tableaux de M. Léon Hennique.

Bien que n'approuvant pas pleinement l'enthousiasme un peu exagéré que provoque de nos jours la légende napoléonienue, je veux féliciter sincèrement M. Léon Heunique de son beau drame *Les Deux Patries*, une œuvre mâle et forte et qui, par son langage élevé, a dû légèrement surprendre les habitués de l'Ambigu à qui la pièce était offerte.

C'est avec un art infini que M. Léon Hennique a su montrer ce François Garnier qui, sorti du rang avec les épaulettes de laine, ramasse le bâton de maréchal de France sur les principaux champs de bataille de l'Europe. Pour lui témoigner l'admiration qu'il éprouve pour sa conduite et l'estime en laquelle il le tient, l'Empereur permet au maréchal d'épouser la reine d'Altemberg. Les petits princes allemands, furieux de ce choix, suscitent au vaillant soldat des intrigues sans nombre. Son épouse même, va jusqu'à lui persuader d'oublier son ancienne patrie pour celle qui lui a valu un trône ; vous apercevez d'ici l'état d'âme de ce soldat partagé entre son honneur, son amour, sa loyauté et son devoir. Le maréchal, qui se sent mal à l'aise au milieu de cette cour allemande, apprend coup sur coup l'issue de la bataille de Leipzig et la défection des alliés ; il veut aller au secours de Napoléon. Au moment où il se dispose à partir, il entend des coups de feu dans les rues ; ce sont des soldats français venus pour demander secours au maréchal et qui sont fusillés lâchement par les soldats altembergeois. François Garnier ne résiste pas à ce spectacle : il descend protéger ses anciens frères d'armes et tombe lui-même mortellement frappé dans l'attitude d'un héros, dans la posture d'un brave.

Il faut complimenter M. Léon Hennique de la langue très châtiée et très correcte avec laquelle il a écrit ce drame ; cela donne au dialogue une allure peu banale et une physionomie très originale, que l'on n'est pas habitué à rencontrer tous les jours ; M. Léon Hennique avait, dû reste, en Mmes Laure Fleur et Meuris et MM. Chelles, Renot et Décori, des interprètes excellents ; ils ont joué avec un goût parfait, un sentiment exquis ; pénétrés d'un tact très appréciable, ils ont su donner à leurs auditeurs une véritable sensation d'art ; il faut s'en réjouir d'autant plus, qu'à l'Ambigu, l'Art ne fait d'ordinaire que de courtes apparitions : que vous en semble, d'Ennery ? qu'en pensez-vous, Richebourg ?

Je disais, au début de cette chronique, que je partageais médiocrement la vogue qui s'attachait actuellement à la légende napoléonienne. Je sais que nous sommes de la race de ces Gaulois qui furent très guerriers, très courageux et très braves. Mais Napoléon, au mérite militaire de qui je sais rendre hommage mieux que personne, est un de ces géants dont l'histoire s'effraie, qu'ils s'appellent Alexandre, Attila ou Gengis-Khan : Napoléon, certes, sût mener ses troupes à la victoire, il faut le considérer comme une des plus grandes apparitions qui vinrent visiter le début du siècle, il faut lui rendre la justice qui lui est dûe, il faut lui assigner le rang glorieux qui lui sera accordé par la postérité. Mais aussi l'observateur qui se penche sur cette période épique ne doit pas être partial : a-t-on bien pensé aux volontaires de 1792 qui s'en allèrent en sabots s'immoler pour la liberté et assurer l'intégrité du sol ? Ce rempart de poitrines humaines qui s'oppose résolûment, dans les défilés de l'Argonne, au passage de l'ennemi, impressionne peut-être moins que les péripéties de la bataille de

songeant que la précédente union d'une princesse d'Orléans avec le roi de Portugal a été le signe avant-coureur d'une effrontée spoliation des créanciers français de la patrie dégénérée de Camoëns et de Vasco de Gama.

En attendant que la même cause produise le même effet — transalpin — le duc d'Aoste et sa jeune épouse pourront, tout à la fois « filer » le parfait amour et le *macaroni*.

SAINTROPEZ.

Lire dans notre prochain numéro : **Les Bêtises politiques**, *de notre collaborateur* Ratakoum.

LA JOYEUSE COMMÈRE
de Windsor

« A Nice, le temps est radieux, absolument printanier. La reine d'Angleterre est sortie ce matin dans son petit cabriolet bas traîné par l'illustre Jocko, le baudet savoyard, bien connu.

« La reine est restée près de deux heures dans le parc de l'hôtel de Cimiez et a traversé les merveilleux jardins de la villa Liserb. Elle est sortie cette après-midi en landau et a fait une longue excursion dans la montagne de Cimiez, s'arrêtant très souvent pour admirer l'admirable panorama qui se déroulait à ses pieds et qui, partant de la pointe de Villefranche s'étend jusqu'au phare d'Antibes.

« La reine a bien voulu exprimer tout le plaisir qu'elle ressentait, et encore aujourd'hui manifestait son entière satisfaction. »

Et Jocko, donc ! il est presque aussi fier que nos *ministres*... d'être attelé au char de l'Etat, qui a « l'honneur » de véhiculer la vieille *Queen* britannique dans le parc de Cimiez et à travers les jardins embaumés de la villa Liserb.

Pendant ce temps « — Le conflit qui divisait depuis quelque temps les ouvriers et les patrons de l'industrie de la chaussure, en Angleterre, vient d'aboutir à une grève générale, dont l'Union nationale des ouvriers intéressés a fixé la durée à six semaines.

« La fermeture des fabriques va laisser sans travail, en y comprenant les femmes et les enfants, près de 200,000 personnes »

Qu'est-ce que ça peut bien lui faire, à la grosse dame, que les cordonniers de son pays se mettent en grève ! elle s'en fiche pas mal, puisqu'elle ne circule qu'en voiture ! hue, Jocko ! ces ouvriers en chaussures, c'est des *va nu-pieds* !

Ils pourraient peut-être intéresser un Président de République, qui a été dans les « cuirs et peaux » mais une Majesté en villégiature est bien trop occupée à

Contempler ton azur, ô Méditerranée !

pour se soucier des revendications d'un tas de savetiers fleurant la poix et traînant leurs semelles à travers les brouillards de la Tamise.

Tiens, Jocko, prends ce morceau de « sucre » dont le bon Cornélius Herz paye l'inviolable hospitalité anglaise... et *God save the Queen* !

O. HÉLÉGONE

Lire dans notre prochain numéro : **Le Salon lyonnais**, *de notre collaborateur* C. Longies.

ERRATUM

Une erreur typographique nous a fait imprimer — dans la dernière ligne du compte-rendu de *La Jacquerie* — que le compositeur Lalo était un « disciple d'Hector *Halévy* » (!) c'est « disciple d'Hector *Berlioz* » qu'il faut lire, ainsi que l'avait écrit l'auteur de cette remarquable *Chronique musicale*, notre excellent collaborateur M. Georges de Myrte, dans notre précédent numéro.

REVUE DES THÉATRES

Grand-Théâtre

La semaine dernière, le directeur de nos théâtres municipaux a eu la bonne idée de nous donner deux premières représentations : au Grand-Théâtre, *Manon*, de Massenet, et aux Célestins, *La Marraine de Charley*.

Parlons d'abord de *Manon* :

Ce charmant opéra avait attiré une foule énorme et l'élite de la société lyonnaise s'était, ce jour-là, donné rendez-vous à notre Grand-Théâtre. Quelles belles toilettes, quel public select ! Qu'on dise, après cela, que ce dernier se désintéresse du théâtre, c'est une grosse erreur, et M. Campo-Casso pourrait, s'il le voulait, tirer de là une leçon qui pourrait lui être profitable, au moins pour l'année prochaine.

Oui, le public lyonnais se désintéresse du théâtre quand on lui donne sans cesse le vieux répertoire qui a été tellement rabaché que les musiciens de l'orchestre jouent sans jeter les yeux sur leur partie. Mais quand on lui donne une nouveauté et quand on ajoute à l'attrait de cette nouveauté une chanteuse charmante, une charmeresse comme Mlle Vuillaume, le public afflue au théâtre. Ceci dit, parlons un peu de l'interprétation :

Mlle Vuillaume, qui avait laissé à Lyon de si agréables souvenirs, éprouvait malheureusement une émotion terrible, émotion qu'elle n'a pu surmonter, et cependant elle devait être certaine de trouver ici un accueil des plus flatteurs.

Quand le public lyonnais s'attache à un artiste, cet attachement est de longue durée et Mlle Vuillaume s'en apercevra lors de la première de la *Traviata*. Là alors elle aura tous ses moyens, et nous lui prédisons un grand succès. Cette jeune artiste n'a donc, pour cette première de *Manon*, pas été aussi brillante qu'elle aurait pu l'être, mais elle a, malgré tout, été à la hauteur de sa tâche et nous l'avons revue avec un véritable plaisir.

Le *trac* est, paraît-il, épidémique, car notre ami Deschamps a partagé (sans l'amoindrir) celui de Mlle Vuillaume. Que faut-il donc lui dire à cet artiste trop humble et trop consciencieux pour lui prouver qu'il n'a à Lyon que des sympathies dues tant à son talent qu'à son caractère ? Nous savons que, sur d'autres scènes que celle de Lyon, il atteint presque la perfection. Mais alors, il devrait être parfait ici où il est ainsi comme il le mérite. Cependant, et malgré cette émotion terrible qu'il ne sait maîtriser, il a chanté d'une façon magistrale le troisième acte.

Delvoye, cet artiste charmant, a su donner au rôle de Lescaut, une importance à laquelle ses prédécesseurs ne nous avaient pas habitués. Ce diable d'homme est réellement un artiste accompli, et que ce soit dans Joli-Gilles, dans le père Merlier ou dans Lescaut, il est toujours au-dessus de tout éloge.

Les autres rôles ont été bien tenus, et quoique cela devienne un cliché, nous sommes obligés d'adresser à M. d'Alessandri, notre maître de ballet, tous nos meilleurs compliments. Il a dû certainement piocher ferme les mémoires de l'époque de Louis XV pour avoir reproduit d'une façon si exacte et si remarquable les danses de cette époque. A remarquer la toilette de Mlle Boine et celle de Mlle Zucca.

L'orchestre a été à la hauteur de sa tâche, comme toutes les fois qu'il joue le nouveau répertoire.

Somme toute, bonne représentation qui aura des lendemains.

Théâtre des Célestins

La Marraine de Charley est une pièce tirée d'un auteur anglais. Il y a dans la tessiture de cet ouvrage des choses qui vous surprennent, mais, somme toute, il y règne d'un bout à l'autre une franche gaîté.

La pièce est bien jouée par M. Pougaud, qui a tenu le rôle deux ou trois cents fois au théâtre Cluny. Cet artiste est certes plein de verve, d'entrain et de gaîté, mais qu'il nous permette un conseil : qu'il se garde de faire, à l'avenir, des réflexions sur la scène, le public lyonnais n'a pas l'habitude de les supporter.

MM. Mercier, Frey, tous les artistes, en un mot, ont été à la hauteur de leur tâche, et la pièce nous paraît appelée à un grand succès.

TITI.

Lire dans notre prochain numéro : **Galerie lyonnaise**, *de notre collaborateur* Paul Jaud.

LE PAUVRE HOMME

« Tout comme un mortel ordinaire, Monsieur de Paris vient d'être sérieusement atteint de l'influenza : il n'eût

Wagram, mais ce simple épisode est à lui seul une belle leçon d'héroïsme et de dévouement.

Il y aurait donc aussi un beau drame à écrire sur ceux qui se sacrifièrent à la fin du dernier siècle pour la cause de notre indépendance. Toutes les victoires célèbres ne sont pas écrites sur les plis de nos drapeaux ; tous les noms des héros inconnus, dont il nous faut vénérer l'abnégation, ne sont pas solennellement inscrits sur les reliefs richement sculptés de nos fastueux arcs de triomphe.

GEORGES DE MYRTE

SPECTACLES DE LYON

Eldorado

Nous voilà bientôt à la soixantième représentation, et la foule s'empresse toujours à venir applaudir l'amusante revue de l'Eldorado. *Passons l' Pont !* arrivera donc triomphalement à la centième, et restera, avec *Ah ! la Gui... la Guillotière !* comme un des plus éclatants succès du concert.

Casino des Arts

C'est le propre du concert de varier à l'infini ses soirées. Fidèle à ce principe, le Casino annonce trois intéressants débuts de chanteurs d'un genre particulier, deux artistes de talent agréable : le petit Alexandre, bien connu, et le petit Georges, dont on dit beaucoup de bien, et M. Grinda, dont la réputation n'est plus à faire.

Au concert, les fantoches de John Hewett (dernières soirées) ; la capultueuse Nancy ; le Chevalier Mystère ; Clo-Clo : Harding, etc. ; les *Amours de Polichinelle*, divertissement dansé.

Incessamment Charley et première du *Rêve de l'Almée*. divertissement oriental.

Scala-Bouffes

Très amusante, très gaie, très humoristique la *Noce à Grospoulot*, qu'interprète avec une verve endiablée l'excellente troupe de comédie, Belliard en tête. Comme le Casino, la Scala a eu son début, celui d'un excellent artiste de la Scala de Paris, M. Boissier, dans un répertoire nouveau. M. Boissier est une excellente recrue pour la troupe de la Scala, si brillante, et qui comporte déjà Granto's et Maud ; Mmes Clairette, Peraud, etc.

CIRQUE RANCY

Samedi, première représentation du Carroussel, avec trente chevaux manœuvrant ensemble. Première également de *Un Rêve*, grand ballet nouveau avec tableaux vivants tirés des maîtres illustres et présentés par un procédé nouveau de M. A. Rancy.

Les costumes, très frais, sont taillés et confectionnés par Mme Rancy mère, dont on connaît le bon goût, aidée dans cette tâche par Mme Kaiser, garde-robière du cirque depuis vingt ans.

YZERON

A 2 heures 1/2 de Lyon par le chemin de fer de St-Just à Vaugneray, ou par voiture, service quotidien Carnolier, 21, place de l'ancienne douane.

Station estivale recommandée par les sommités médicales et cure d'air.

Promenades pittoresques et splendides panoramas, avec vue sur Lyon, le Dauphiné et les Alpes (le Mont Blanc) vallée de la Brevenne et vallée du Garon.

Excursions à la Grenouille aux cascades de la Lionne et de la Grotte, et au gros chataigner 12 m. 50 de circonférence.

Hôtel du Cheval blanc
J. BERGER

Chambres spacieuses et confortables. Table d'hôte, repas de familles et de sociétés.

Prix Modérés

L'Imprimeur-Gérant : Je BLANC.

Imp. des Facultés, 20, rue Cavenne. — Lyon

pu opérer ces jours-ci si la nécessité l'avait voulu. Aussi cette récente maladie et son grand âge ont-ils décidé, paraît-il, M. Deibler à se retirer. Il fait des démarches en ce moment pour assurer sa succession à son fils, après quoi il se résoudra à aller goûter un repos bien mérité. »

Prenant prétexte de ce que son médecin lui a interdit dorénavant « tout *travail de têtes* » il va libeller sa démission et renoncer à ses publiques expériences de *vivisection*.

Nous ne laisserons pas l'auteur de tant de « hautes œuvres » prendre sa retraite sans lui exprimer les vifs regrets que cette détermination cause à la presse toute entière, qui lui inspirait — touchante réciprocité — une si profonde sympathie.

En quittant la « partie » où il avait la chance — rare aujourd'hui — de ne rencontrer aucune concurrence. M. de Paris (ne pas confondre avec son défunt homonyme de Sheen-House) indépendamment de nos *regrets*, emporte *celui* de n'avoir pu « se payer la tête » d'aucun journaliste. Il y a là — dans sa collection de souvenirs — une lacune qu'il eût été heureux de combler sur le *déclic* (pardon !) sur le déclin de sa vieillesse.

Dans l'espoir qu'une occasion favorable se présenterait enfin — pour couronner sa carrière — M. Deibler voulut bien patienter jusqu'à la dernière élection présidentielle ; mais il vient de constater, par des exemples récents, que M. Félix Faure — pour ne pas compromettre sa réputation de bonté inaltérable — grâcie à tort et à travers les condamnés, que M. Carnot faisait *faucher* impitoyablement.

Se voyant ainsi tombé en disgrâce, M. de Paris a dû renoncer à la réalisation de son rêve.

Pauvre Deibler ! il n'est pas loin de présenter aux mânes de Ravachol des excuses aussi plates que l'éloquence de Reinach (Joseph pour Mme Putiphar) ; car il doit reconnaître, finalement, que ce martyr — décollé par lui — avait raison de vouloir bouleverser une société si mal organisée.

Ah ! que ne lui est-il donné de pouvoir faire *machine en arrière* !

Après le président Grévy, qui créait à M. de Paris (ne pas confondre décidément avec *Sa Poire*), le beau-père putatif de Mme Melba) une si douce sinécure, vint l'inflexible Carnot, qui le soumit — tout d'abord — à un *surmenage* tel, qu'il ne sut bientôt plus « où donner de la tête. »

Puis, brusquement, après ces pérégrinations fiévreuses aux quatre points cardinaux, qui le faisaient *opérer* — radicalement et sans douleur — dans le même semaine, de Rennes à Valence, de Caen à Montbrison, avec retour par Montpellier, on lui fit remettre au fourreau « le glaive de la loi » en manifestant l'intention de l'y laisser rouiller.

Vous avouerez qu'on se dégoûterait à moins d'un métier où, tantôt on est accablé de besogne, et tantôt réduit au chômage... sans même savoir — avec ce jeu de *bascule* — s'il aura, cet été. du travail, sur la *planche* !...

RATAKOUM.

Panorama de Bapaume

Le panorama de Lyon, boulevard Pommerol, près de la gare de Genève, fait le délice des amateurs avec sa nouvelle toile due au pinceau de M. Armand-Dumaresq, la *Bataille de Bapaume*, une de nos rares victoires pendant l'année terrible.

Le moment choisi par l'artiste est la fin de la journée. Délogée de ses fortes positions et se voyant sur le point d'être tournée, l'armée prussienne se met partiellement en retraite, pendant que nos troupes attaquent avec vigueur les dernières positions de l'ennemi et mettent le désordre dans ses rangs.

Ce tableau est d'un effet saisissant et le succès qu'il obtient est aussi grand que celui du panorama de la bataille de Nuits à l'Exposition.

Vient de paraître chez Janin et Fils, éditeurs, une ravissante bleuette pour piano intitulée *Petite Russienne*, du jeune et sympathique maëstrino Amédée Reuchsel.

D'un tour piquant et original, sans difficulté d'exécution, elle a sa place marquée sur tous les pianos.

ATELIER DE PEINTURE

SEIGNOL, artiste peintre, *5, rue Servient, Lyon.* — Cours et leçons séparés pour dames et pour hommes, de dessin et de peinture.

Figure, paysage, animaux, fleurs, nature morte, pastel, aquarelle, etc., etc.

Un cours sur nature par semaine.

AUX COULEURS PRIMITIVES
Téléphone - TEINTURE et DÉGRAISSAGE - Expédition
Maison GUÉRIN
F. M. PATIN Sᵉᵘʳ
Teinture en noir grand teint tous les jours
SPÉCIALITÉ DE TEINTURES FINES AU TENDEUR (BREVETÉ
Dégraissage sec. — Dégraissage instantané et à domicile
Réduction de prix sur tous les articles
MAGASINS. — Rue Grenette, 31, place de la Charité, Grande rue de la Guillotière, route de Crémieu, 5 (Villeurbanne), Quai de la Charité, Rue Saint-André, 2 (Montbrison), Cours de la Liberté, 32

IMPRIMERIE DES FACULTÉS
20, Rue Cavenne, 20
PRÈS LE QUAI CLAUDE-BERNARD)
IMPRESSION DE LUXE — Phototypie et Gravure — etc.
IMPRESSION DE JOURNAUX — Labeurs, Thèses — etc.
IMPRESSION en tous genres — MENUS, CARTES — Catalogues illustrés — etc.
TRAVAUX SOIGNÉS — PROMPTE LIVRAISON

EAUX MINÉRALES NATURELLES
Françaises et Etrangères
E. MAUGUIN
5, Place des Célestins, et 2, Rue des Archers
LYON
Concessionnaire de la SOURCE CACHAT, d'Evian-les-Bains
En Bonbonnes de 10 et 25 Litres

DEMANDEZ TOUS LES SOIRS
Aux abords des théâtres
LYON-THÉATRE
MUSICAL ET LITTÉRAIRE
Contenant le Programme officiel des Théâtres municipaux
DE LA VILLE DE LYON
PRIX : 10 CENTIMES
Administration : 20, Rue Cavenne, 20, Lyon

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON